

Sean Michaels, Kathleen Winter, Mark Lavorato

Hélène Rioux

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2016). Compte rendu de [Sean Michaels, Kathleen Winter, Mark Lavorato]. *Lettres québécoises*, (163), 36–37.

☆☆☆☆

SEAN MICHAELS

Corps conducteurs

Traduit de l'anglais (Canada) par Catherine Leroux

Québec, Alto, 2015, 392 p., 29,95 \$.

L'inventeur devenu espion

Il a vraiment existé. Il s'appelait Lev Sergueïevitch Termen. Il est né à Saint-Petersbourg en 1896. Il avait deux passions : la musique et la physique. Il a étudié le génie à Petrograd. Il a pratiqué le kung-fu. Il a inventé le premier instrument de musique électronique, le thérémine, un genre de boîtier muni d'antennes, sans touches ni cordes : on en joue sans le toucher, debout devant lui, en bougeant les bras dans un champ électromagnétique. Sean Michaels s'est inspiré de cette vie hors du commun pour écrire son premier roman.

Quand l'histoire commence, Lev Termen est enfermé dans une cabine du *Stary Bolchevique*, le vaisseau qui le ramène en Union soviétique après les quelque onze années où il a vécu à New York. Le voyage sera long, il le sait. Six semaines, lui a-t-on dit. Un marin lui apporte à manger, l'oublie parfois pendant deux jours.



Il a la taille d'un ours polaire, une barbe d'ours polaire, des moustaches d'ours polaire et un lourd manteau blanc comme le pelage d'un ours polaire. [...] Son nom est Red, ce qui ne peut qu'être une blague. (p. 49)

Pour passer le temps, Lev écrit dans un cahier. S'adressant à Clara Reisenberg, virtuose du thérémine, qu'il a fréquentée à New York et dont il est toujours éperdument et désespérément amoureux, il raconte sa vie — son enfance à Saint-Petersbourg, ses études, la genèse de son invention, sa rencontre avec Lénine, son mariage avec Katia. Puis la mission dont on l'a investi.

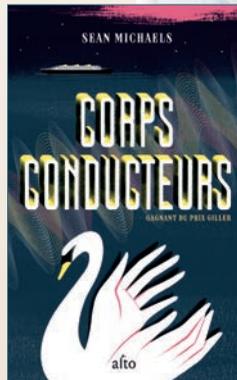
LA MISSION

Les hommes du gouvernement m'avaient qualifié de flambeau du peuple soviétique. Ils disaient que j'étais un apôtre. (p. 67)

Pour faire rayonner la nouvelle Union soviétique dans le monde, on l'envoie donc en tournée avec son instrument, en Europe d'abord, puis aux États-Unis où il est reçu comme un roi. Là, on l'applaudit, on le vénère, il se produit en concert au Carnegie Hall, les élèves fascinés se pressent dans sa suite d'hôtel. Malgré la Prohibition, malgré le krach boursier, le champagne coule à flots dans les soirées où les grands de ce monde le convient. Il côtoie George Gershwin, Glenn Miller et d'autres célébrités de l'époque. Tout le monde veut le connaître. Il passe ses nuits à danser à l'Onyx, au El Morocco ou au Cotton Club avec Clara (il a trente-deux ans et elle, dix-huit, il l'aime comme un fou). Il signe sans les lire des contrats avec RCA Victor. L'argent n'a jamais l'air d'être un problème. Il consacre ses journées à travailler à de nouvelles



SEAN MICHAELS



Rappelons que, dans sa version originale, Corps conducteurs a remporté le prix Giller (très mérité) en 2014.

inventions, dont le terpsitone, une sorte de plateforme sur laquelle des danseurs produisent des sons avec leurs mouvements. « Une danse qui fait de la musique », écrit-il dans son cahier. Une sorte de chaperon nommé Pash, mandaté par le gouvernement de son pays, veille sur lui. Ou le surveille.

Tout va bien ? Oui, Termen coule des jours heureux et sans souci jusqu'au moment où Pash disparaît et où deux espions russes nommés Karl, l'un avec une moustache sans barbe, l'autre avec une barbe sans moustache, font irruption dans sa vie. On lui confie alors d'autres missions qui n'ont rien à voir avec la musique ou le rayonnement de la révolution soviétique. Il vole des documents ultrasecrets, abat un agent du FBI. Puis il a des problèmes de visa, le fisc le harcèle, les dettes s'accumulent sur sa tête. Il demande Clara en mariage, mais elle refuse et en épouse un autre, Robert Rockmore. Il doit rentrer chez lui. Les deux Karl ne lui laissent pas le choix.

La deuxième partie du roman commence par ce proverbe russe : « Douze mois d'hiver, le reste est l'été. » Voilà qui nous donne une idée de ce qui attend l'infortuné (et trop naïf) inventeur. L'horreur de la prison, les interrogatoires et la torture, puis l'horreur du goulag. C'est, bien sûr, le règne de Staline et du sinistre Beria, son âme damnée.

Corps conducteurs n'est pas une biographie, c'est un roman. « Ce livre est surtout fait d'inventions », comme l'affirme l'auteur d'entrée de jeu. Termen n'aurait finalement pas pratiqué le kung-fu, il n'aurait peut-être pas été un espion, n'aurait jamais tué personne. Comment savoir ? Au fond, peu importe. C'est une vie, et Sean Michaels la réinvente tout comme son personnage a inventé le thérémine. L'âme slave est là, toute vibrante. C'est à la fois poétique, léger, émouvant, passionnant, triste à pleurer. Et fort bien traduit (car on ne sent jamais la traduction) par Catherine Leroux.

Rappelons que, dans sa version originale, *Corps conducteurs* a remporté le prix Giller (très mérité) en 2014. Né en Écosse, Sean Michaels vit maintenant à Montréal. Il est également chroniqueur musical au *Globe & Mail*.

☆☆☆ ½

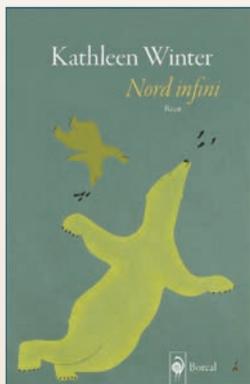
KATHLEEN WINTER

Nord infini

Traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Voillot
Montréal, Boréal, 2015, 328 p., 27,95 \$.

Au bout du monde

Un matin d'été, à sept heures, précise Kathleen Winter, « drôle d'heure pour entendre mon téléphone sonner », la narratrice reçoit un coup de fil inespéré. Son ami Noah Richler lui propose de franchir le passage du Nord-Ouest à bord d'un brise-glace russe où elle serait, en quelque sorte, l'écrivain en résidence. Elle accepte sans hésiter. « Mes valises sont déjà faites », dit-elle.



KATHLEEN WINTER

Dans *Nord infini*, le récit qu'elle tire de ce périple de deux semaines au bout du monde, l'auteure intercale les descriptions de paysages (grandioses), de la faune et de la flore, elle décrit la vie quotidienne à bord du vaisseau, la nourriture, une fête nocturne, les escales. Elle parle des passagers — le capitaine taciturne, le botaniste, le musicien, l'ornithologue, Aaju et Bernadette, les deux Inuites, et les autres —, se rappelle l'histoire de tragiques expéditions passées, celle de Franklin, notamment. Et elle plonge dans son propre passé, quand sa famille a quitté l'Angleterre — son père qui rêvait de liberté —, revit son enfance à Terre-Neuve, son mariage malheureux. Un voyage intérieur.



Or, pour ma part, j'avais hâte de quitter tout ce qui me semblait familier, d'entrer de plain-pied dans la nouveauté. Je nourrissais un vœu de solitude, un désir d'observer comment le froid engendre l'isolement. (p. 75)

Accompagné d'une vingtaine de photos, *Nord infini* est un livre intelligent, profond, sensible, très bien rendu par la traduction comme toujours impeccable de Sophie Voillot. Auteure d'*Annabel*, Kathleen Winter est née en Angleterre. Elle a vécu à Terre-Neuve avant de s'établir à Montréal.

☆☆☆

MARK LAVORATO

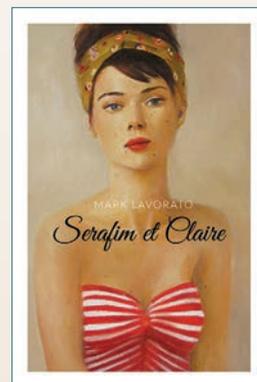
Serafim et Claire

Traduit de l'anglais (Canada) par Annie Pronovost
Montréal, Marchand de feuilles, coll. « [FCEJ] », 2015, 464 p., 34,95 \$.

Une rencontre improbable

Il est photographe et portugais, elle est danseuse et québécoise. Nous sommes dans les années 1920, celles qu'à juste titre ou non on a qualifiées de folles. Chacun vit sa passion, lui à Oporto, elle à Montréal, et rien ne semble les destiner à se rencontrer un jour.

Orphelin de mère, Serafim perd son père pendant la Première Guerre mondiale. Son oncle et sa tante le recueillent. L'oncle est photographe, c'est ainsi que Serafim apprend le métier. Il a une ambition : devenir photographe de rue. Armé de son Leica, il parcourt la ville, croquant scènes et visages (à leur insu), développe ensuite les photos dans sa chambre noire. Il tombe amoureux de la belle Inês Sá, une jeune fille de la haute société avec qui il échange des regards passionnés à l'église. C'est un amour impossible, on s'en doutait, et quand Inês accepte la demande en mariage d'un homme de son milieu social, Serafim, désespéré, s'embarque sur un bateau à destination de Montréal.



Claire, elle, n'a depuis sa tendre enfance qu'une passion, la danse, qu'une ambition, devenir une étoile, se produire à Broadway, ou même à Hollywood. Et pour cela, elle est prête à tout. Si le chemin de la gloire doit passer par les hommes (qu'elle méprise), elle se servira d'eux. Ce seront malheureusement eux qui se serviront d'elle.



Ce dont elle avait besoin, c'était précisément d'être là où elle était, pour s'élancer et aller plus loin, toujours plus loin, repoussant encore et encore les limites de son succès. Rien ne pourrait arrêter son élan. [...] Un jour, elle deviendrait quelqu'un. (p. 152)

La gloire dont elle rêve n'est toutefois pas au rendez-vous et, de cabaret à la mode en tripot minable, Claire dégringole. Les destins de ces deux blessés se croiseront rue Sainte-Catherine un jour de janvier, pendant l'incendie du cinéma Laurier Palace. Pour le meilleur ? D'une certaine façon, oui, peut-être, mais aussi, hélas, pour le pire. Habilement construit, le roman fait alterner le parcours des deux personnages. Les chapitres consacrés à Serafim commencent par la description d'une photo, ceux qui traitent de Claire, par une lettre de sa sœur Cécile. Très bien documenté, il fait revivre le Montréal des années folles avec sa vie nocturne débridée, les cabarets, les fêtes, le jazz, les revendications des femmes qui militent pour obtenir le droit de vote, mais aussi la montée du fascisme, les exactions de la mafia, les politiciens corrompus (rien de nouveau sous le soleil), les avortements clandestins, le destin cruel des filles qui ont brûlé leurs ailes. Un excellent sujet de film, assurément. L'écriture m'a toutefois paru un peu trop monocorde, trop prévisible, presque scolaire. Il manque quelque chose, la fougue, une étincelle de fantaisie. C'est là le seul défaut du livre.

Romancier, musicien et photographe, Mark Lavorato habite à Montréal.